

ment, resta long-tems en place sans être détruite. Tous ceux qui la montaient descendirent à Païou, où ils s'établirent avec ceux de l'autre navire et travaillèrent sur-le-champ à construire un petit bâtiment des débris de celui qui n'avait point coulé.

Les Français, qu'ils nommèrent *Mara*, furent, disent-ils, toujours respectés par les naturels, qui ne les approchaient qu'en leur baisant les mains (cérémonie qu'ils pratiquaient envers les officiers de l'*Astrolabe*.) Cependant il y eut de fréquentes rixes, et dans une d'entre elles, les naturels perdirent cinq hommes dont trois chefs, et les Français deux des leurs. Enfin, après six à sept lunes de travail, le petit bâtiment fut terminé et tous les étrangers quittèrent l'île, suivant l'opinion la plus répandue. Quelques-uns affirment qu'il en resta deux, mais qu'ils ne vécurent pas long-tems ; à cet égard il ne peut rester aucun doute, et leurs dépositions unanimes prouvent qu'il ne peut exister aucun Français ni à Vanikoro, ni dans les îles Ourry et Edgiasmeba (Toupoua dans leur langue,) ni même à Sainte-Croix (Intendi,) ou dans les îles voisines ; il n'y a à Ste.-Croix (Intendi,) qu'un seul blanc provenant d'un baleinier.

Quant à la route que durèrent prendre les Français, à leur départ de Vanikoro, M. d'Urville pense qu'ils se dirigèrent vers la Nouvelle-Irlande pour gagner les Moluques ou les Philippines par le nord de la Nouvelle-Guinée, et que c'est sur la côte occidentale des îles Salomon qu'on pourrait peut-être trouver par la suite quelques traces de leur passage, l'état dans lequel ils se trouvaient n'ayant pu leur permettre de se hasarder par le détroit de Torrès.

Les instructions de M. d'Urville lui prescrivaient de se diriger vers ce détroit ; mais l'état déplorable dans lequel se trouvaient alors l'équipage de l'*Astrolabe*, dont plus de quarante hommes étaient sur les cadres, celui de l'état-major, qui n'offrait plus que deux officiers en état de faire le quart, la fièvre qui dévorait le commandant lui-même, enfin des vents forcés qui ne permettaient point de gagner le sud, durent faire renoncer à prendre cette direction, et forcèrent M. d'Urville à se rendre à Guam, où il espérait trouver le moyen de faire reposer son équipage et de rétablir la santé des malades, dont le nombre augmentait tous les jours. Ainsi, après une nouvelle tentative pour trouver l'île de Taumako, et qui n'eut pas plus de succès que la première, l'*Astrolabe* partit le 26 mars pour se rapprocher des Mariannes. Sa navigation ne fut pas encore exempte de contrariétés, ni infructueuse sous le rapport scientifique, et la partie des îles voisines que M. DUPERRÉY n'avait pu visiter fut reconnue par les officiers de l'*Astrolabe*. Enfin,